

ROMAN



COLLECTION
Tribulations

La reine monstre

Joëlle Pétillot



Editions

Chemins de tr@verse



sur Bouquineo.fr

Joëlle Pétillot

La reine monstre

Enfin ! Le retour tant attendu de tous les protagonistes de La belle ogresse ! Joëlle Pétillot porte aux choses et aux êtres une attention pleine d'empathie et d'émotion. Elle partage avec nous son intelligence de la vie et nous fait découvrir l'autre face du monde, celle qu'aliénés par notre quotidien nous sommes résignés à laisser s'échapper pour toujours. De sa plume légère, alerte, vive et enjouée, elle nous charme. Et nous lui donnons la main comme un enfant à sa mère, apaisés de douceur et de plaisir.

Dans le cabinet de psychologie Bezacier-Rivière, Louise, la « belle ogresse » reste la tutélaire qui reçoit en avant-première les confidences des patients, l'affection indéfectible de son protégé Ludo, lequel n'a pas complètement renoncé à l'avoir pour belle-mère. Malgré la présence d'Éva dans la vie de son père. Un nouveau venu, Maxime, venu là comme les autres pour trouver les clés d'une douleur au-delà du deuil, en trouvera sans doute mais peut-être pas là où il l'espère. Dans cette suite, Louise, Ludo, Maxime, Emma, tous auront à faire face à des situations d'affrontement imprévues : Louise contre Éva, Ludo dans sa vie de collégien, Emma dans son nouvel amour, sexualité comprise, à soixante-dix ans passés. Et Gabriel, enfin, plombier et délicat, en demande d'aide psychologique pour connaître la raison de son absence de besoin... d'aide psychologique. Quant au chat, toujours précieux, toujours taoïste, toujours mono-rayé, il entrera dans une guerre sans merci contre l'Intrus, le Nouveau, l'amoureux d'Emma venu troubler sa féline quiétude. Pas de quartier. Éva de son côté, surprendra tout le monde, et pas qu'un peu. Ainsi chacun va-t-il, au fil des événements, faire face à un inconnu qu'il ne pressentait pas sous de tels contours : lui-même.

Direction éditoriale
Yves Morvan

www.bouquineo.fr

Préface de l'éditeur

Le retour de Louise, et de tous ceux qui l'entourent, nous l'attendions avec une impatience bienveillante depuis que nous avons dû, avec aux lèvres un sourire de regret, tourner la dernière page de *La belle ogresse*. Elle nous revient, enfin, et de quelle manière ! Joëlle Pétillot porte aux choses et aux êtres une attention pleine d'empathie et d'émotion. Elle partage avec nous son intelligence de la vie et nous fait découvrir l'autre face du monde, celle qu'aliénés par notre quotidien nous sommes résignés à laisser s'échapper pour toujours. De sa plume légère, alerte, vive et enjouée, elle nous charme. Et nous lui donnons la main comme un enfant à sa mère, apaisés de douceur et de plaisir.

Yves Morvan

L'auteur

Joëlle Pétillot



Née dans une famille d'artistes, Joëlle Pétillot a grandi entre les pinceaux de son père et le piano de sa mère. Tardive dans la famille, son arrivée inopinée a fait d'elle une « petite » à vie aux yeux de ses trois grands aînés, dont les deux premiers pourraient par l'âge être ses parents. Paradoxe, la bonne dernière de quatre a donc été élevée comme une fille unique. Ces décalages — qui l'ont nourrie — ont développé chez elle une conscience exacerbée de l'importance de la transmission. Dans sa vie professionnelle au sein des Hôpitaux de Paris, l'écriture l'a toujours accompagnée, comme un exutoire. Et la transmission la plus jouissive qui soit est pour elle de raconter des histoires.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



**Toute diffusion du contenu de cet ouvrage, sans l'autorisation
expresse de l'éditeur, sous quelque forme que ce soit,
viole les règles relatives au droit d'auteur et expose
le contrevenant à des poursuites judiciaires.**

© Éditions Chemins de tr@verse, Neuville-sur-Saône, 2013
Dépôt légal : décembre 2013

Édition de décembre 2013 (première édition)

Isbn PDF : 978-2-313-00483-8
Isbn epub : 978.2.313.00481-4
Isbn mobi : 978.2.313.00482-1

Illustration de couverture : © Stéphanie Roche-Pétillot

Éditions Chemins de tr@verse
4, avenue Burdeau - 69250 Neuville-sur-Saône

Couverture : Béatrice Thony, d'après la charte graphique de Claire Sidoli

JOËLLE PÉTILLOT

La reine monstre

ROMAN

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

CHAPITRE 1

On n’imagine pas à quel point un simple coup de fil peut tout bouleverser.

Pétrifié dans son réduit, Gabriel Quéméneur ne parvenait qu’à grand-peine à ranger ses outils. Il réussit au prix d’un effort qui le fit transpirer à les remettre à leur juste place dans cette trousse admirable, cadeau de son ex à la bonne époque. Ensuite, il procéda comme un robot au nettoyage du site avec un soupir de condamné.

Dire qu’à peine quelques heures plus tôt, lors d’un réveil paisible après une nuit de même, la journée s’annonçait sans accroc. Un planning de travail raisonnable, la perspective d’une soirée télé tranquille avec une de ces pizzas délicieuses achetées à l’échoppe juste à côté de chez lui, et des DVD en pagaille si le programme l’ennuyait.

Le téléphone l’avait cueilli au retour d’un de ses

déplacements. Voix agréable, féminine, aux intonations un peu graves, et, plus agréable encore, un sourire perceptible dans le combiné.

– C’est pour une fuite d’eau dans une salle de bain. Vient on ne sait pas d’où. Mon... mari s’y connaît un peu, mais là...

Gabriel avait noté l’hésitation avant le mot « mari ». Celle des gens qui vivent ensemble depuis un moment, et ne savent pas comment appeler l’autre auprès d’un inconnu. Mon copain, mon mec, mon homme, c’est possible entre amis, mais à un plombier au téléphone, pas évident. *Pourquoi je pense à ça maintenant, moi ?*

La voix avait continué en insistant sur l’urgence, mais *tout est toujours urgent dans mon métier chère petite madame*, les gens détestent être dépassés par des tuyaux, humiliés par des objets qui déraillent, angoissés au dernier degré par le décor qui prend le pouvoir.

Gabriel avait choisi la plomberie en partie pour ça. Outre la poésie trop souvent ignorée de la tripaille des conduites, le statut de héros maîtrisant ces arcanes lui avait semblé, à raison, hypervalorisant.

Il s’était donc rendu dès qu’il l’avait pu sur les lieux de la révolte plombière, en l’occurrence une salle de bains située dans la partie habitée d’un appartement ancien dont un tiers semblait dévolu à un usage professionnel : un cabinet de psychologues. Il dut traverser un espace d’accueil avec une petite cuisine qui tenait de la salle de détente, puis un long couloir et des portes dont l’une enfin s’ouvrit sur le lieu qu’il devrait sauver de la noyade. Une chose le ravit sans qu’il osât en faire état : suivant son guide, à savoir la femme qui l’avait appelé et lui évoquait

une abeille – robe jaune canari avec fine ceinture foncée, de même couleur que le ruban dans ses cheveux noirs, oui, une solide ouvrière bûcheuse, de celle qui te bâtissent une alvéole en cinq secs –, ses pas dans ceux de l’abeille, donc, Gabriel se déplaçait dans un parfum omniprésent de pommes et de cannelle qui lui remontait des narines aux paupières, provoquant une marée de salive qu’il ravala avec la discrétion d’un lord.

Dans le même temps, l’abeille expliquait que l’usager des lieux (mon... mari) recevait des patients dans un bureau pas loin, et s’était vu alerté d’un « ploutch » rendu conjointement par ses pieds et ceux de son vis-à-vis à l’issue de la séance ; qu’ayant une assez bonne idée de la configuration des lieux, puisqu’il y habitait, il craignait que cela ne vînt de la salle de bains, mais que pour le reste ses modestes compétences en la matière se trouvaient dépassées. En homme qui connaît son affaire, Gabriel opposa un ronchonnement approbateur, remercia quand l’abeille lui dit que s’il avait besoin de quoi que ce soit il savait où la trouver, s’excusa par avance du bruit « Je risque de déranger votre... mari, s’il est avec quelqu’un », répondit par un sourire à celui de l’abeille qui lui dit de ne pas s’inquiéter de ça, qu’il valait mieux un peu de bruit que mourir en noyant les voisins, respira un grand coup avant qu’elle ne referme la porte en partant, histoire de se donner du cœur avec une goulée de pomme-cannelle, posa ses glingues, attaqua le boulot en pro qui ne s’en laisse pas conter, et ce fut alors que sa vie normale, celle menée jusque-là dans une absence idéale d’interrogation, prit définitivement fin.

Après quelques tâtonnements brefs, Gabriel en homme de l’art identifia l’origine de la fuite comme étant le fait d’un tuyau

irritant calfeutré au fond de ce qui avait dû être un placard, situé en bas du mur et sans doute condamné depuis une ou deux guerres pharaoniques. Avant la fuite des Hébreux, s'entend.

Après une lutte sans merci contre la porte incrustée, cette dernière avait fini par céder : le bas était bouffé par l'humidité et l'odeur qui se dégagea à l'ouverture était celle d'un charmant marais miniature. *Encore trois jours comme ça et les grenouilles me sautaient à la gueule*, songea-t-il en attaquant son travail d'orfèvre, genoux sur le carrelage et la tête quasi entière dans le faux placard malodorant. Misère.

Tout en œuvrant, il entendit l'écho d'une conversation, d'abord indiscernable, puis à mesure qu'il progressait dans son avancée placardière, assez nette pour qu'il perçût ce qui se disait sans dresser l'oreille le moins du monde ; chose que Gabriel, en homme d'éducation, n'eût pas faite de façon délibérée.

Gêné qu'un échange intime entre un psy et son patient lui parvînt de cette manière, Gabriel fit plus de bruit qu'il n'en fallait, mais dut bien stopper au bout d'un moment. D'autant qu'aucune des manœuvres, une fois le robinet fautif identifié, ne nécessitait une frappe de sourd.

Le patient était une patiente.

Pas très jeune à la voix.

C'était ça le pire. Encore que.

Quand il s'extirpait de son trou, Gabriel continuait d'entendre, mais sans comprendre, ce qui lui allait très bien. Seulement pour venir à bout de ce boulot il fallait bien y retourner. Et là, c'était quasi comme s'il était assis en face du psy *m'enfin vous imaginez jamais il n'a fait ça depuis avant sa*

fugue, jamais, je me demande s'il ne couve pas une dépression / Il est jaloux ce qui semble normal, c'est un être vivant après tout / suit un petit soupir mais il ne sait pas d'où ça vient, si c'est le psy ou la patiente / il est systématiquement là chaque fois qu'on s'enferme pour... enfin vous comprenez monsieur Rivière / oui, oui, bien sûr / Mais il reste de l'autre côté de la porte, et il me fait un chambard, mais un chambard, pas moyen de s'envoyer en l'air tranquille, et vous savez je voudrais pas que Robert se lasse, c'est un tel miracle dans ma vie cet homme...

Pause. Je sors du placard c'est pas possible, une dame qui trompe son mari et qui s'étonne que l'autre le prenne mal, je rêve.

Replongée dans le placard mais allez Gabriel, c'est pour le taf ou parce que tu veux savoir la suite

... et vous ne savez pas la dernière, eh bien, il a pissé dans les pantoufles de Robert, et sous son nez, encore, sans broncher, en même temps c'est flatteur, hein, mon bon vieux Trou-de-Balle dont j'ai tellement douté quand il a quitté la maison...

Re-sortie du placard trop c'est trop.

Gabriel, agenouillé sur le carrelage, sa trousse près de lui, ne parvenait pas à se relever.

Au-delà de la gêne causée par ces confidences dont il n'était pas destinataire, au-delà de la situation ahurissante que la personne évoquait avec un détachement de comptable, Gabriel Quémeneur, plombier non-père divorcé sans douleur d'une chieuse dont il ne lui restait que sa trousse à outils, la quarantaine en surpoids et quelques cheveux ayant choisi la liberté, se retrouvait avec une brutalité imprévue confronté par

un hasard idiot à quelque chose qui lui fut soudain insupportable au-delà de toute mesure : sa propre banalité.

L'inconfort du carrelage, le froid sur son pantalon le décidèrent à se relever. Il sortit de la salle de bains avec la lenteur d'un convalescent. Le parfum de pomme s'était un peu estompé, mais il en restait comme un léger voile, tapi dans l'air comme un soupir printanier. L'abeille était assise au bureau de l'entrée, parlait avec un homme qui se penchait vers elle pour lui plaquer un petit baiser sur les lèvres (mon... mari) et il happa au vol les tout derniers mots de la conversation qui étaient « ...m'inquiète. Je suis sûre qu'il ne va pas bien mon Lu ». L'abeille prononçait ces mots avec une douceur attendrie, une rondeur toute maternelle qui donnait envie qu'on se terre là, entre ses seins, sur le courbé de l'épaule, au chaud dans sa nuque. Quand ils tournèrent la tête et virent Gabriel approcher, ils lui sourirent de concert et l'homme lui demanda où il en était. Gabriel répondit qu'il ne devrait plus y avoir de problèmes, un simple tour de clé ayant suffi, reçut le chèque qu'il rangea dans sa poche de pantalon, se vit salué par l'abeille qui prononça un « merci » d'une rondeur maternelle. Mais au lieu de se diriger vers la porte, il ne bougea pas d'un pouce.

Sylvain lut dans les yeux du plombier un désarroi inattendu et lui demanda :

– Vous allez bien ?

– Je ne sais pas, répondit Gabriel avec une limpidité désarmante.

L'abeille se leva.

– Vous voulez un café ? J'ai même un peu de crumble pour

accompagner, si ça vous chante. Fait maison, ajouta-t-elle, et Sylvain eut envie de la serrer dans ses bras, comme à chaque fois qu'il entendait ces mots. Tellement de fierté tendre, dedans. Il voyait très bien dans ces moments-là l'enfant de sept ans qu'elle avait dû être, *tiens, mon dessin, papa, c'est moi qui l'ai fait.*

– Avec plaisir, dit Gabriel, bientôt requinqué par une assiette jaune pâle sur laquelle la croûte dorée du crumble, cassée d'une cuillère bien éduquée mais pressée d'en découdre, répandait ses grains d'or en toute avidité.

Louise, par courtoisie, sachant les autres toujours gênés de manger seuls, s'était resservi un café pour accompagner. Sylvain fit le même choix, pour mettre Gabriel à l'aise, et poussa la philanthropie jusqu'à se reprendre une lchette de crumble...

Il y eut un temps de silence masticateur, Yves s'était joint au trio « vous ne m'avez laissé que ça ? » quand Gabriel demanda avec brusquerie :

– Qu'est-ce qu'il faut faire pour voir un psychologue ?

Yves, à qui la part de gâteau, réellement ténue, donnait une vraie raison de se plaindre – et une autre pour répondre puisqu'il l'avait déjà finie – répondit avec un léger étonnement :

– Mais... prendre rendez-vous ?

Louise qui rinçait sa tasse et tournait le dos à Gabriel répondit depuis l'évier :

– On peut organiser ça, si vous voulez.

Gabriel scruta son assiette vide, comme un qui attend qu'un génie en sorte et formule : « Vous avez droit à trois vœux ».

Il soupira ; un soupir profond, énorme, surgi des profondeurs.

– Ce n'est pas ça... Je veux dire... il faut avoir des problèmes, des problèmes graves... complètement dingues ?

Yves après un bref regard sur Sylvain, occupé à avaler et donc dans l'incapacité de renvoyer une chose constructive, répondit doucement :

– Pas forcément dingues, non. On peut voir un psy pour des raisons en apparence anodines, juste parce qu'on arrive pas à se sortir tout seul d'un tas de trucs, juste parce que la vie est difficile alors qu'elle ne devrait pas l'être...

– Mais les gens que vous voyez, ils ont des raisons...

Il s'interrompit avant de dire *invraisemblables*, parce qu'on risquait de lui demander ce qu'il en savait, et ce serait terrible, alors. D'autant qu'à l'écoute, il savait maintenant que c'était monsieur *mon... mari* qui disséquait la vieille voix, celle qui cocufiait son conjoint en le sachant de l'autre côté de la porte, *il me fait un chambard, mais un chambard...* Mon Dieu...

– Vous êtes sûr que ça va, monsieur... monsieur ?

– Quéméneur. Gabriel Quéméneur. Plombier, ajouta-t-il à l'attention d'Yves, qui lui répondit machinalement « je m'en doutais », et à qui il faillit retourner « c'est facile, quand on est psychologue » mais il n'osa pas. Dans son trouble, Gabriel avait oublié sa tenue professionnelle et ses outils.

Louise sortit de la cuisine pour reprendre possession de son bureau et dit à Gabriel : « Venez, on va fixer le premier rendez-vous, il est toujours gratuit, et vous verrez ensuite si vous souhaitez revenir. » Le tout dit avec un ton d'autorité qui rendit aux oreilles de Gabriel un son non négociable.

– C'est que... dit-il en la suivant, mais il ne finit pas sa phrase

et se retrouva en face d'elle, appuyé au guichet comme à un bar, elle un peu en contrebas, l'œil sur son écran.

– ... C'est que ? reprit-elle sans quitter son planning informatique des yeux. Mais il nota la question et le sourcil relevé. Elle écoutait, donc. Même quand il n'y paraissait pas.

Gabriel jeta un regard vers la cuisine située juste derrière Louise. À sa grande surprise, plus personne ne s'y trouvait. Les deux hommes s'étaient volatilisés avec une discrétion stupéfiante. Il se pencha un peu vers elle (Gabriel promenait sur la terre son mètre quatre-vingt-cinq depuis l'âge de quinze ans) en essayant de murmurer :

– C'est que ma vie est très normale, archi-normale, même. J'ai peur de ne pas savoir quoi dire, et en même temps, ce, cette... enfin...

– Cette banalité vous inquiète ?

Gabriel croisa son regard, car elle levait la tête vers lui. Des yeux noirs profonds, barrant un visage rond de femme grassouillette, comme ça qu'il les aimait d'ailleurs, et il ne lut dans ces yeux noirs profonds que de la bienveillance. Pas l'ombre d'une ironie malsaine, rien de ce qu'il avait craint. *Je dois être un gros nase*, pensait-il, *un gros nase qui veut voir un psychologue parce qu'il s'inquiète, à quarante-trois ans, de n'avoir rien à dire. Merde.*

Il opina, plus envie de parler. Elle lui nota la date sur un papier. Il se dit qu'il ne viendrait sans doute pas, prit congé, gagna la porte certain qu'il se pointerait au jour J, la ferma convaincu qu'il ne viendrait pas. Dans l'ascenseur, il savait qu'il viendrait mercredi en quinze à dix-sept heures. La tuyauterie

planétaire ferait l'impasse, alors, sur Gabriel Quéméneur occupé à compter de ce moment à tenter d'appréhender avec une aide psychologique qu'il espérait précieuse les raisons de sa transparence.